

1.2. Monde et proportion : la ligne et la Caverne

La République compte dix livres (ou un livre, le Thrasymaque, suivi de neuf autres). Cette division en livres n'a pas de signification philosophique : elle n'est pas le fait de Platon, mais des copistes et des libraires face à un monument aussi considérable. Écrite en même temps que le Parménide, elle reflète un état décisif de l'enseignement oral et est dominée par les modèles de la proportion harmonique et de la proportion géométrique. Pourquoi l'harmonie ? Parce que c'est sur elle que se fonde la justice : l'âme de l'homme doit être une réplique de la juste organisation de la Cité conçue elle-même à l'image de l'harmonie cosmique. Mais, pour préserver l'ordre temporellement précaire de la Cité, il faut former des Gardiens philosophes ou dialecticiens. Or le programme d'éducation renvoie lui-même à un système articulé, une sorte de classification des sciences et des modes de connaissance, qui est à l'image des lieux propres à ce qui existe, la réalité (ousia) ou encore le monde.

Contrairement à ce que l'on entend dire (et ce à quoi se laissent aller certains traducteurs de la République), il n'existe pas pour Platon deux mondes, dont l'un serait intelligible et l'autre sensible. Il n'y a qu'un monde, proportionnellement, analogiquement et géométriquement découpé ou segmenté en lieux et placé sous l'empire du Bien (République), de l'Un (Parménide), de l'Un-Bien (enseignement non écrit) qui est situé au-delà de l'ousia, de la réalité — même intelligible — et de l'existence.

Cette articulation de l'existence est mise en images à la fin du livre VI et au début du livre VII de la République.

1.2.1. Le symbole de la ligne

Observons l'usage fait par Platon de la proportion géométrique ou analogie. Socrate et Glaucon, frère de Platon et qui envisageait, sans être philosophe, une carrière politique, sont les deux interlocuteurs du dialogue.

1.2.1.1. Les segments proportionnels

Platon

1. Sur la manière de découper la ligne, voir la note *infra* (p. 269) ; Socrate commence par diviser la ligne en deux grands segments A et B.

— Suppose à présent une ligne coupée en deux parties inégales ; coupe encore chaque partie suivant la même proportion, celle du genre visible et celle de l'intelligible¹ ; et suivant le degré de clarté ou d'obscurité relatives des choses, tu auras dans le genre visi-

2. Il faut dire *genre*, ou encore *lieu* ; le terme de *monde* procède d'un anachronisme néoplatonicien du traducteur, et que nous rectifions.

3. Voir la figure p. 269, segment *a*.

4. Segment *b* : le segment *b* est le modèle dont *a* est l'image. La *raison* (*Logos*) du rapport b/a est celle du rapport entre modèle et copie :

$$\frac{\text{modèle}}{\text{copie}}$$

5. Le monde est lui-même un vivant.

6. Les êtres naturels, animaux et végétaux, et les objets artificiels ou fabriqués constituent la réalité visible. Mais, dans la mesure où l'art (et l'artifice) *imite* la nature, l'analogie se dédouble elle-même dans le segment *b*.

7. On écrira :

$$\frac{\text{Vrai}}{\text{Faux}} = \frac{\text{modèle}}{\text{image}} = \frac{\text{objet de connaissance}}{\text{objet d'opinion}}$$

8. La section *B*.

9. Le segment *c*.

10. En prenant *b* comme hypothèse, ou comme point de départ, et en disant :

$$\frac{\text{modèle}}{\text{image}} = \frac{c}{b}$$

11. Le segment *d*.

12. Mot à mot : qui n'admet nulle hypothèse et est absolument premier.

ble², une première section, celle des images³. J'appelle images en premier lieu les ombres, ensuite les fantômes représentés dans les eaux et sur la surface des corps opaques, lisses et brillants, et toutes les autres représentations du même genre. Tu saisis ?

— Oui, je saisis.

— Représente-toi maintenant l'autre section dont la première est l'image⁴ : elle nous comprend, nous les êtres vivants⁵, et avec nous toutes les plantes et tous les objets fabriqués par l'homme⁶.

— Je me la représente, dit-il.

Veux-tu bien admettre aussi, repris-je, que le genre visible se divise en vrai et en faux, et que l'image est au modèle comme l'objet de l'opinion est à l'objet de la connaissance⁷ ?

— Oui, dit-il, certainement.

D'un autre côté considère de quelle manière il faut couper la section de l'intelligible⁸.

— Comment ?

— Voici : dans la première partie de cette section⁹, l'âme, se servant comme d'images, des objets qui dans la section précédente étaient des originaux, est forcée d'instituer ses recherches en partant d'hypothèses¹⁰ et suit une marche qui la mène, non au principe, mais à la conclusion ; dans la deuxième partie¹¹, l'âme va de l'hypothèse au principe anhypothétique¹², sans faire usage des images, comme dans le cas précédent, et mène sa recherche au moyen des seules idées.

— Je n'ai pas bien compris, dit-il, ce que tu viens de dire.

République, VI, 509 d,
trad. É. Chambry (revue),
Les Belles Lettres, Paris, 1949.

Note

Peu importe la grandeur respective de A et B ; ici, le rapport entre le Grand et le Petit peut être figuré d'une manière quelconque. Il suffit qu'il illustre le rapport entre modèle et image.

Cependant, ni Platon, ni ses commentateurs (voir plus loin les lectures de Plutarque et de Proclus) n'expliquent comment s'opère ensuite la subdivision de A en *a* et *b*, et de B en *c* et *d*. Le « secret » de la proportion est réservé à l'enseignement oral. Or il existe plusieurs moyens simples de réaliser géométriquement cette construction ; nous empruntons à Jacques Moutaux (« Sur une ligne très illustre », *Cahiers philosophiques*, n° 11, juin 1982, p. 18) la solution suivante.

« Plusieurs constructions permettent de résoudre le problème. La plus simple, la plus générale et la plus intéressante me paraît être la suivante.

Est donnée une droite AE, et un point C, tel que $AC < CE$.

Pour trouver la solution on peut, en C, tracer une droite Cx faisant avec AC un angle quelconque, \hat{O} , égal au plus à l'angle droit. Sur Cx, on reporte la distance CA, ce qui détermine le point A'. On obtient ainsi, en joignant E et A', un triangle ECA', obtusangle en C (à la limite, un triangle rectangle en C).

On mène la bissectrice de l'angle $\widehat{ECA'}$, qui coupe EA' au point F. De F, on trace la parallèle à EA, qui coupe CA' en B et la parallèle à CA', qui coupe EA en D. C'est tout. Les segments A'B, BC, CD et DE répondent aux conditions du problème.

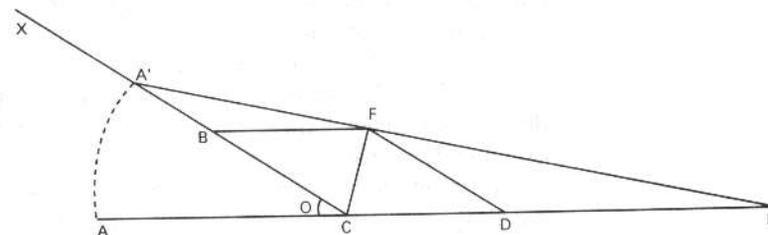
En effet, il est facile de montrer que les deux triangles CFD et CFB sont isocèles et égaux. En conséquence :

$BF = FD = DC = CB$, et le quadrilatère BFCD est un losange (un carré dans le cas limite).

Par ailleurs, les trois triangles EA'C, FA'B et EFD sont semblables. En associant cette similitude et l'égalité : $BF = FD = DC = CB$,

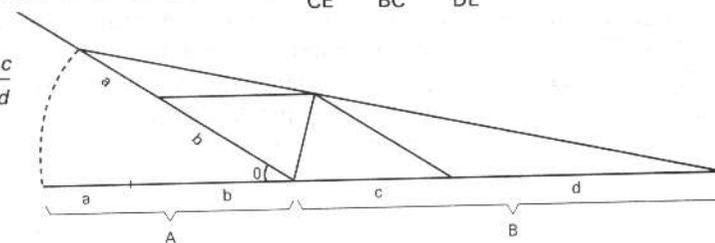
$$\text{on obtient : } \frac{A'C}{CE} = \frac{A'B}{BC} = \frac{CD}{DE}$$

ce qu'il fallait trouver. »



Par rapport au découpage de A et B proposé par Socrate, et aboutissant aux quatre segments *a*, *b*, *c* et *d*, la proportionnalité $\frac{A'C}{CE} = \frac{A'B}{BC} = \frac{CD}{DE}$ peut s'écrire :

$$\frac{A}{B} = \frac{a}{b} = \frac{c}{d}$$



La conséquence philosophique la plus notable, et que cette figure rend visible, est l'égalité de b et c . Cela signifie que la proportion $\frac{a}{b} = \frac{c}{d}$ peut s'écrire sous la forme d'une proportion continue $\frac{a}{b} = \frac{b}{d}$. Dès lors, on comprend que Proclus (voir p. 276) insiste sur la continuité symbolisée par la ligne, et force est de constater que Platon ne sépare pas le lieu sensible du lieu intelligible. La participation des deux lieux est réalisée par c (représentant l'âme) dont la grandeur recouvre exactement b (êtres naturels et objets fabriqués par l'artisan, dont l'âme commande les gestes informant le matériau).

1.2.1.2. La figure géométrique renvoie à l'intelligible

Socrate étudie les conditions du passage du sensible (b) à l'intelligible (c).

Platon

— Eh bien, revenons-y ; tu comprendras mieux après ce que je vais dire. Tu n'ignores pas, je pense, que ceux qui s'occupent de géométrie, d'arithmétique et autres sciences du même genre, supposent le pair et l'impair, les figures, trois espèces d'angles et d'autres choses apparentées suivant leur propre méthode ; qu'ils les traitent comme choses connues, et que, quand ils en ont fait des hypothèses, ils estiment qu'ils n'ont plus à rendre aucun compte ni à eux-mêmes ni aux autres, attendu qu'elles sont évidentes à tous les esprits ; qu'enfin, partant de ces hypothèses et passant par tous les échelons, ils aboutissent par voie de conséquence à ce que leur recherche visait.

— Oui, dit-il, cela, je le sais.

— Par conséquent tu sais aussi qu'ils se servent de figures visibles et qu'ils raisonnent sur ces figures, quoique ce ne soit point à elles qu'ils pensent, mais à d'autres auxquelles celles-ci ressemblent. Par exemple c'est du carré en soi, de la diagonale en soi qu'ils raisonnent, et non de la diagonale telle qu'ils la traient, et il faut en dire autant de toutes les autres figures. Toutes ces figures qu'ils modèlent ou dessinent, qui portent des ombres et produisent des images dans l'eau, il les emploient comme si c'étaient aussi des images, pour arriver à voir ces objets supérieurs qu'on n'aperçoit que par la pensée¹.

— C'est vrai, dit-il.

Ibid, 510 b.

1. Ainsi la géométrie, par l'usage des figures, illustre que toute science vise un modèle intelligible.

1.2.1.3. Les deux segments du lieu intelligible : science et dialectique

Selon que la pensée considère les intelligibles en partant d'en-bas (ou en partant comme le dit Socrate, d'hypothèses) ou que, accomplissant une démarche inverse, elle s'efforce de rattacher ses objets au Bien et à l'Un qui sont le principe véritablement transcendant et anhypothétique, elle ne traite pas des mêmes objets intelligibles.

La science, par exemple celle du géomètre, qui se sert de figures comme supports, atteint les objets du segment c. Elle saisit le nombre ou la figure en soi qui est la raison d'être coïncidant avec le sensible (on l'a vu, $c = b$). Elle use de la dianoina, entendement ou intelligence discursive, faculté intermédiaire apte à saisir les intelligibles eux-mêmes intermédiaires.

En revanche, la dialectique ne recourt qu'à la seule pensée. Les objets qu'elle connaît (segment d) se rattachent à l'Un, au Bien, au principe transcendant et anhypothétique. Ce n'est plus l'entendement qui est à l'œuvre, mais l'Intellect (nous), l'intelligence (noësis), bref une sorte d'intellection pure que rien d'empirique ne vient plus contaminer, ne serait-ce qu'à titre d'hypothèse.

Platon

1. Le segment c.

2. Toutes les sciences qui viennent constituer la série : arithmétique (*République* VII, 522 c), géométrie (526 c), astronomie (527 c), stéréométrie (528 a), harmonie (530 c).

3. Le segment d.

4. Voir *République* VII, 532 b. Elle élève l'âme jusqu'à l'Un et au Bien et mérite plus que le nom de science (voir p. 283).

5. La dialectique ne demeure pas au strict niveau des intelligibles : ascendante, elle s'élève jusqu'au principe ; descendante, elle déduit du principe l'essence des intelligibles.

— Voilà ce que j'entendais par la première classe des choses intelligibles¹, où, dans la recherche qu'il en fait, l'esprit est obligé d'user d'hypothèses, sans aller au principe, parce qu'il ne peut s'élever au-dessus des hypothèses, mais en se servant comme d'images des objets mêmes qui produisent les ombres de la section inférieure, objets qu'ils jugent plus clairs que les ombres et qu'ils prisent comme tels.

— Je comprends, dit-il ; tu veux parler de ce qui se fait en géométrie et dans les autres sciences de même nature².

— Apprends maintenant ce que j'entends par la deuxième section des choses intelligibles³. Ce sont celles que la raison elle-même saisit par la puissance dialectique⁴, tenant ses hypothèses non pour des principes, mais pour de simples hypothèses, qui sont comme des degrés et des points d'appui pour s'élever jusqu'au principe de tout, qui n'admet plus d'hypothèse. Ce principe atteint, elle descend⁵, en s'attachant à toutes les conséquences qui en dépendent,

jusqu'à la conclusion dernière, sans faire aucun usage d'aucune donnée sensible, mais en passant d'une idée à une idée, pour aboutir à une idée.

— Je comprends, dit-il, mais pas suffisamment ; car ce n'est pas, je m'imagine, une mince besogne que cette recherche dont tu parles. Il me semble pourtant que tu veux établir que la connaissance de l'être et de l'intelligible⁶ qu'on acquiert par la science de la dialectique est plus claire que celle qu'on acquiert par ce qu'on appelle les sciences, lesquelles ont des hypothèses pour principes. Sans doute ceux qui étudient les objets des sciences sont contraints de le faire par la pensée, non par les sens ; mais parce qu'ils les examinent sans remonter au principe, mais en partant d'hypothèses, ils ne te paraissent pas avoir l'intelligence de ces objets, bien que ceux-ci soient intelligibles avec un principe⁷. Et il me paraît que tu appelles connaissance discursive, et non intelligence, la science des géomètres et autres savants du même genre, parce que la connaissance discursive est quelque chose d'intermédiaire entre l'opinion et l'intelligence.

Ibid., 511 a.

6. La connaissance des être/intelligibles constituant le segment d.

7. L'intelligible ne suffit pas ; la remontée dialectique au principe procure seule l'intelligence philosophique.

1.2.1.4. Les quatre opérations de l'âme

À chacun des quatre segments propres à l'intelligible et au sensible vont répondre quatre activités de l'âme. D'après Konrad Gaiser (école de Tübingen), à la tétrade du lieu des idées représentée par les nombres 1, 2, 3 et 4 vont correspondre les quatre facultés de l'âme répondant aux quatre formes de l'apparence sensible, selon un système évoqué par Aristote dans son ouvrage perdu intitulé *De la philosophie* (et dont la trace se retrouve dans le *Traité de l'âme*, I, 2. 404 b 18).

Aristote

« De même aussi, dans ce qui est dit dans < notre livre > sur la philosophie, il a été expliqué que le Vivant lui-même dérive de l'Idée même de l'Un, et de la longueur, de la largeur et de la profondeur premières, et que les autres réalités < viennent de là > pareillement. Ceci y est exprimé encore autrement : l'intellect est l'Un et la science le deux, parce qu'elle

va d'une seule manière vers l'unité ; le nombre de la surface est l'opinion et celui du volume, la sensation. Les nombres, en effet, étaient dits les Formes mêmes et les principes, et ils sont constitués d'éléments ; d'autre part, les choses sont saisies, les unes par l'intellect, d'autres par la science, d'autres encore par l'opinion, d'autres enfin par la sensation. Et ces nombres-là sont les Formes des choses ».

Aristote, *De la philosophie*, fgm. 11, éd. Ross ; *Traité de l'âme*, I, 2. 404 b 18 ; *La Spéculation platonicienne*, trad. P. Kucharski, éd. Neuwelaerts, Paris-Louvain, 1970, p. 10.

On peut tracer le tableau suivant :

Les quatre opérations de l'âme

4	3	2	1
sensation (<i>aisthêsis</i>)	opinion (<i>doxa</i>)	science (<i>dianoia</i>)	Intellect (<i>nous</i>)
profondeur	largeur	longueur	unité
volume	surface	ligne	point

La conclusion du livre VI de la République résume ainsi ces développements propres à l'enseignement oral.

Platon

— Tu as très bien compris, dis-je. Maintenant à nos quatre sections applique ces quatre opérations de l'âme : à la section la plus élevée l'intelligence, à la seconde la connaissance discursive, à la troisième attribue la foi, à la dernière la conjecture, et range-les par ordre de clarté, en partant de cette idée que, plus leurs objets participent de la vérité, plus ils ont de clarté.

— J'entends, dit-il, j'approuve, et j'adopte l'ordre que tu proposes.

République, VI, 515 b, trad. É. Chambry (revue), Les Belles Lettres, Paris, 1949.

A Lieu sensible		B Lieu intelligible		Un - Bien (au-delà de la réalité)
<i>eikasia</i> (conjecture)	<i>pistis</i> (foi)	<i>dianoia</i> (connaissance discursive)	<i>noësis</i> (intelligence)	
a	b	c	d	
images	objets naturels et fabriqués	objets de science (modèles des objets naturels)	objets d'intellection (qui renvoient à l'anhypothétique)	

1.2.1.5. Interprétations antiques

Le texte de la République ne dit pas lequel des deux segments ainsi tracés (le grand ou le petit ?) correspond au lieu intelligible, et lequel correspond au lieu sensible. Une première lecture, celle de Plutarque, propose de voir dans le petit l'image du lieu intelligible et dans le grand l'image du genre sensible. Cette interprétation se fonde sur des données qui paraissent relever des Entretiens non écrits. Le petit illustre le limité et le grand l'illimité, et l'intelligible idéal et numérique remplit la fonction de principe.

Plutarque¹

1. Philosophe et historien de la fin du I^{er} siècle et du début du II^e siècle.

(A) Résumé du texte de Platon : les quatre segments.

2. Plutarque renverse l'ordre de Platon et part des intelligibles, dont il va souligner qu'ils sont principes.

(B) Les quatre facultés de l'âme.

(C) Interprétation : le sensible correspond au plus grand segment.

(A) Dans la République, ayant divisé l'univers, ni plus ni moins qu'une ligne en deux sections inégales, il sous-divise encore chaque section en deux autres, par même proportion : car il faut deux genres de toutes choses, l'un sensible et visible, et l'autre intelligible : et attribue au genre des intelligibles², en premier degré les premières formes et idées, en second degré les Mathématiques : et quant au genre des sensibles, il y attribue en premier degré les corps solides, et en second lieu les images et figures d'iceux ; (B) et donne à chacun de ces quatre membres de la division, son propre juge : pour le premier, l'entendement ; pour les Mathématiques, la pensée ; pour les corps solides, la foi ; pour leurs images et figures, la conjecture. (C) À quelle fin donc et quelle intention a-t-il divisé l'univers en deux sections inégales, et laquelle des deux sections est la plus grande, celle des choses sensibles, ou

celle des intelligibles ? Car quant à lui il ne l'a point déclaré, mais sur le champ il semble que la portion des sensibles soit la plus grande ; car la substance indivisible des choses intelligibles étant toujours d'une même force, et sur un même sujet, est réduite à bien peu, qui est pur et net, là où l'autre étant épandue et vague sur les corps a fait la section des sensibles. (D) Davantage, le propre de l'incorporel, est d'être terminé, et le corps, quant à sa matière, est infini et indéterminé³. Il se fait sensible, quand par participation de l'intelligible il vient à être terminé⁴. Outre, ainsi comme des choses sensibles chacune a plusieurs images, plusieurs ombres, et plusieurs figures, et généralement d'un seul patron il se peut tirer plusieurs copies et plusieurs exemplaires, imités tant par art que par nature, aussi est-il forcé que les choses qui sont ici sensibles, soient en plus grand nombre que celles qui, là au-dessus, sont intelligibles, selon l'opinion de Platon, supposant que les choses sensibles soient comme images et exemplaires des originaux des Idées intelligibles. (E) Qui plus est, l'intelligence des Idées et espèces par abstraction et circonscision du corps⁵, les réduit au rang des Mathématiques, montant de l'Arithmétique ou science des nombres, à la Géométrie, qui est la science des mesures, et puis après à l'Astronomie, qui est la science des étoiles, et puis par dessus toutes les autres mettant l'Harmonique qui est la science des sons et accords, car⁶ les objets de la Géométrie sont produits quand à la quantité en général s'ajoute magnitude de longueur et largeur ; et de stéréométrie, qui est la science de mesurer les corps solides, quand à la magnitude de longueur et largeur s'ajoute la profondeur ; et le propre sujet de l'Astronomie, quand à la magnitude solide s'ajoute mouvement ; et le sujet de l'harmonique ou musique, quand aux corps mouvants s'ajoutent le son et la voix ; donc en soustrayant et retirant⁷ la voix des corps mouvants, et le mouvement des solides, la profondeur de la superficie et la magnitude des quantités, nous nous trouverons dans les Idées intelligibles, lesquelles n'ont aucune différence entre elles. (F) Quant à l'Un et le seul, parce que l'unité ne fait point de nombre, si elle ne vient à toucher de la Dyade indéfinie ; mais produisant ainsi le

(D) Limité (incorporel) et illimité (matière).

3. En grec : *apeiron* et *aoriston* (illimité et indéfini). Plutarque rapproche l'illimité du *Philèbe* de l'indéterminé qualifiant la Dyade du Grand et du Petit.

4. Comme l'indique le premier Philolaos (voir p. 65), le sensible ne peut venir à l'existence que si l'intelligence le limite.

(E) Génération à partir des principes.

5. L'abstraction met de côté l'illimité pour ne penser que l'idée qui est limite.

6. Voir p. 272 le témoignage d'Aristote, dans le fgm. *De la philosophie*.

7. En procédant par abstraction.

(F) L'Un et la Dyade.

nombre, elle va aux points, et puis des points aux lignes, des lignes aux superficies, des superficies aux profondeurs, des profondeurs aux corps, et puis aux qualités des corps qui se font dans les altérations. Davantage, des choses intellectuelles il n'y a qu'un juge, qui est l'entendement⁸ : car la pensée ce n'est autre chose que l'entendement appliqué aux Mathématiques, dans lesquelles les choses intellectuelles apparaissent ni plus ni moins que dedans des miroirs, là où pour la connaissance des corps, à cause du grand nombre qu'il y en a, nature nous a donné cinq puissances et cinq divers sens pour les juger, encore ne peuvent-ils pas suffire à les découvrir tous, mais il y en a beaucoup qui pour leur petitesse fuient nos sens, comme étant chacun de nous composé de l'âme et du corps ; c'est bien petite chose que l'esprit et l'entendement qui est caché en une grande et grosse masse de chair ; ainsi est-il vraisemblable qu'il y a même proportion dedans tout l'univers, entre les choses sensibles et les intellectuelles, car les intellectuelles sont commencement des corporelles ; or ce qui procède du commencement est toujours plus en nombre et plus grand que n'est le commencement⁹.

Questions platoniques, III, 1001 C ;
in *Œuvres mêlées de Plutarque*,

trad. J. Amyot (revue), Lyon, 1594, t. II, p. 649.

De son côté, le néoplatonicien Proclus choisit une interprétation inverse de la figure de la ligne. C'est pour lui le grand segment qui correspond au genre de l'intelligible, parce qu'il est l'enveloppant (la limite) de l'enveloppé (ce qui relève de la Dyade indéfinie). Il insiste aussi, au début de cette page, sur « la continuité de la procession des êtres à partir de l'Un » et, à la fin de la page, sur le fait que les ombres et les reflets, copies des objets visibles, ont, du fait de la participation avec ces objets, une existence réelle.

Proclus¹

Comme donc il veut montrer la procession² des êtres à partir de l'Un, procession qui est continue et unifiée³, il a comparé cette suite continue à une ligne unique, les termes seconds procédant chaque fois, moyennant ressemblance et cohérence, des termes premiers, sans qu'aucun vide ne sépare les êtres : car cela

1. Philosophe néoplatonicien du V^e siècle.

2. *Procession* est un terme néoplatonicien indiquant que ce qui vient après le principe

8. La *diagnia* ou intelligence discursive.

Non. C'est la
moësis

9. Ainsi, comme l'atteste le *microcosme* humain, le petit segment correspond à l'intelligible.

en *procède* ou en *découle*.

3. Unité et continuité sont premières par rapport à la division en segments.

4. La métaphore du créateur désigne ici l'Un ou le Bien (et non le Démonstrateur du *Timée*).

5. Pour illustrer qu'à côté de l'Un, la Dyade est un principe nécessaire à la production de l'existence.

6. *Philèbe*, 16 a.

7. Car la proportionnalité demeure *identique*.

8. *Timée*, 31 c.

9. *Lois*, VI, 757 b.

10. L'*analogie* constitue la structure mathématique du monde.

même n'était pas permis, puisque c'est le Bien qui produit toutes choses et de nouveau les convertit vers lui-même. Il est sûr en tout cas que la création doit ressembler au créateur⁴. Puis donc que ce créateur est unique, nécessairement la création doit être continue : car la continuité a affinité avec l'unité. La cause de cette continuité, c'est la ressemblance des segments postérieurs avec les antérieurs. Or nous accordons tous que la ressemblance est issue de l'unité : car la ressemblance est une sorte d'unité.

Pour ces raisons donc, Platon prend une ligne unique, et il la coupe en deux ; il ne la coupe pas en parties égales, mais en parties inégales. Elles n'en forment pas moins une dualité⁵ : et en effet, dans le *Philèbe*⁶, il a recommandé à ceux qui examinent le réel de considérer, après l'un, si de quelque façon il y a un *deux*, et sinon, de prendre le nombre le plus proche de la Dyade. Quoi qu'il en soit, le sectionnement de tout le réel en parties inégales indique, à ses yeux, le rang des parties sectionnées, dès lors qu'il fait de l'inégalité dans l'ordre du continu une image de l'inégalité dans l'ordre de l'existence. Ensuite, de ces deux sections inégales, il coupe encore chacune en analogie avec ce qu'il avait fait pour la ligne originelle, cette analogie signifiant de nouveau clairement l'infériorité des termes seconds eu égard aux premiers, sans que cette infériorité exclue d'ailleurs une identité⁷. Car l'analogie est une identité de rapport, « le plus beau des liens », comme nous l'avons appris dans le *Timée*⁸ et « un jugement de Zeus », comme nous l'avons entendu dire dans les *Lois*⁹. De même donc que ce Monde-ci a été fabriqué selon l'analogie, toutes choses ayant mutuellement assumé une amitié indissoluble, de même aussi toutes choses ont procédé liées et mutuellement concordantes au moyen de l'analogie¹⁰.

Maintenant, comme lui sont apparus quatre segments de la ligne unique, il assure que les deux premiers, qui en composent ensemble la section plus importante, appartiennent au genre de l'intelligé, et que les deux suivants, qui composent ensemble la section moins importante, appartiennent au genre du visible. Il faut en effet attribuer la section plus importante

11. C'est ce qu'illustrent les figures de notre chapitre.

12. Proclus retient de l'enseignement oral de Platon et aussi d'Aristote, que le continu a la puissance (*i.e.* : la possibilité) d'être divisé à l'infini. C'est aussi pourquoi la Dyade est infinie ou illimitée.

13. Le même rapport : modèle se reproduit à copie l'intérieur de chacun des deux premiers grands segments (A et B).

$$14. \frac{a}{b} = \frac{c}{d} \text{ ou}$$

$$\frac{b}{a} = \frac{d}{c}$$

15. Le traducteur désigne ainsi les objets de l'entendement ou de l'intelligence discursive (*dianoia*).

16. L'argument consiste à dire que puisque toute copie existe par ressemblance au modèle, de même que les objets de l'entendement existent, doivent analogiquement exister (en vertu du même rapport) les reflets de l'imagination (ou *conjecture*). Ce qui signifie très clairement qu'on prendrait à tort les copies pour des non-êtres.

à l'intelligé¹¹, qui a plus de valeur et qui enveloppe l'autre, la section moins importante au visible : car il est causalement enveloppé dans la section précédente. Or l'enveloppé est partout inférieur à l'enveloppant, que tu prennes cet enveloppement sous le rapport de l'essence ou de la puissance ou de l'activité, comme on le voit à l'occasion de tous les continus et de tous les divisés¹². Ainsi donc, les deux sections originelles inégales de la ligne sont, la principale, le genre de l'intelligé ; l'autre, l'inférieure, le genre du visible. Après cela, Platon dit, commençant par ce qui est premier par rapport à nous, le genre visible, comme plus familier : « l'une des deux sections est les copies », toute l'autre section, les modèles dont le visible est les copies. « Copies » à son tour¹³ pouvant signifier des images sculptées ou peintes ou toutes choses de même sorte, lorsque Platon définit de quelle sorte il veut que soient les copies, il dit nommer « copies » des images telles que celles qui sont produites par les éclairants dans les éclairés, soit les ombres soit les images réfléchies tant à la surface de l'eau que dans les autres sortes de miroirs [...].

Que d'autre part, selon Platon, les reflets aussi soient des réalités substantielles, c'est, je pense, clair d'après l'analogie. Car, dit-il, il y a même rapport entre les simulacres et les visibles¹⁴ qu'entre les objets de discours¹⁵ et les intelligés. Or ces objets de discours sont vraisemblablement et de certaines « formes » et des êtres existants. Par conséquent¹⁶ les simulacres aussi, étant des copies des visibles, ont, d'une façon ou de l'autre, une certaine nature et substance dans les objets où ils se trouvent.

Commentaire sur la République de Platon, XII^e Dissertation, traduction A.-J. Festugière, Vrin-CNRS, Paris, 1970, t. II, p. 96.

1.2.2. L'allégorie de la Caverne

Sans qu'il existe entre les livres VI et VII de la République d'autre coupure que celle introduite par les libraires antiques et par les copistes, l'exposé de Platon se poursuit par la célèbre allégorie de la Caverne qui, comme le note Proclus, ne fait que transposer à la condition humaine ce qui a été établi lors du découpage en segments de la ligne représentant le monde.

Le thème et l'image de la caverne, lieu souterrain et prison mais en même temps lieu où se célèbrent des cérémonies initiatiques, est emprunté par Platon à la tradition pythagoricienne. On peut citer Empédocle : « Nous voici arrivés, là, dans cette caverne/Recouverte d'un toit » (fragment CXX, Les Pré-socratiques, p. 424).

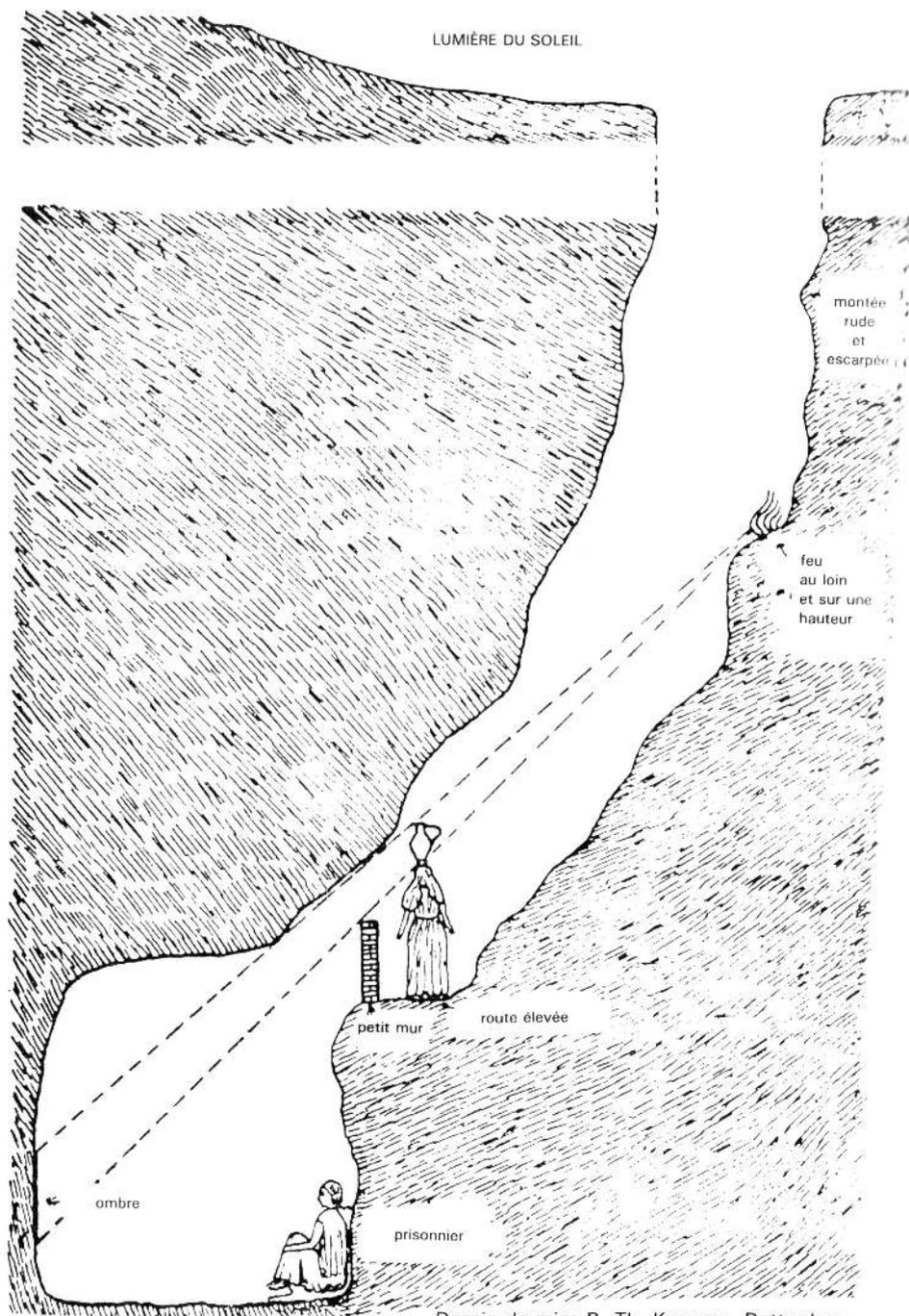
Et encore : « Et la noirceur du fond du fleuve vient de l'ombre : /cela s'observe aussi dans les grottes profondes » (fgm. XCIV, *ibid.*, p. 410).

Et encore Pythagore, qui, d'après Hérodote, passa trois années de sa vie dans un appartement souterrain. Un témoignage du Pseudo-Eratosthène, Caractérismes 13, rapporté par Diels et Kranz au légendaire philosophe Musée (Fragmente der Vorsokratiker, I, 23, 19), indique : « Zeus qui venait de naître fut, dit Musée, confié par Rhéa à Thémis, et Thémis donna le nourrisson à Amalthée qui, ayant une chèvre, le fit allaiter, et éleva Zeus. Cette chèvre était fille d'Hélios, si terrifiante que les dieux du temps de Cronos, trouvant détestable l'aspect de la jeune bête, estimèrent qu'il fallait demander à Terre de la cacher dans l'une des cavernes de la Crète. »

Or on sait que la Caverne de Platon se situait justement en Crète. Comme le note P.-M. Schuhl, dans *La fabulation platonicienne* (Vrin, Paris, 1968, 2^e éd., p. 47) : « La question, sur ce point, a été renouvelée par les travaux de M. Paul Faure, explorateur des cavernes crétoises. Il a montré, à la Société des Études Grecques, le 5 février 1962, que la description faite par Platon convient tout à fait à l'une des plus célèbres cavernes de Crète : celle du mont Ida, « l'ancre de la nativité et de l'enfance de Zeus » ouverte à 1 538 m d'altitude au flanc de la montagne, et où se célébraient des Mystères ; celle vers laquelle se rendent les vieillards des Lois (I, 622 b). Et il insiste sur le fait que le texte suppose une expérience vécue ; elle « doit sa durée et sa force suggestive au fait qu'elle repose sur quelque chose de concret... ; l'auteur fut peut-être un visionnaire, mais un visionnaire réaliste. »

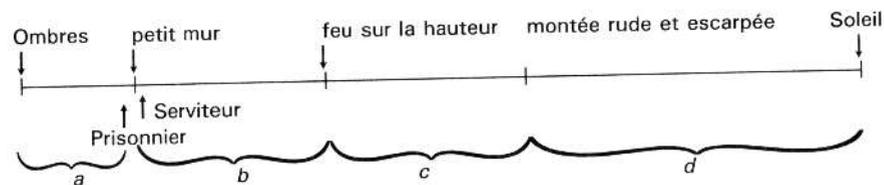
Une note précise : « Comme la caverne de la République, celle de l'Ida a une large ouverture (27 m × 9,50 m) ouverte à la lumière (du soleil levant) ; elle descend en pente rapide de l'extérieur vers l'intérieur ; elle était pourvue d'un autel pour holocaustes : il y reste même un énorme tas de cendres. »

Mme le Professeur C.-J. De Vogel a demandé à Miss B. Th. Koppers de représenter en archéologue la Caverne (Greek philosophy, Leyde, 1963, t. I, p. 204). Voici la figure :



Dessin de miss B. Th. Koppers, Rotterdam.

En faisant correspondre la Caverne au symbole de la ligne, on obtiendrait la figure suivante :



1.2.2.1. Description du lieu : le prisonnier, les échos et les ombres

Platon

— Maintenant, repris-je, représente-toi notre nature, selon qu'elle est ou qu'elle n'est pas éclairée par l'éducation, d'après le tableau que voici. Figure-toi des hommes dans une demeure souterraine en forme de caverne, dont l'entrée, ouverte à la lumière, s'étend sur toute la longueur de la façade ; ils sont là depuis leur enfance, les jambes et le cou pris dans des chaînes, en sorte qu'ils ne peuvent bouger de place, ni voir ailleurs que devant eux ; car les liens les empêchent de tourner la tête ; la lumière d'un feu allumé au loin sur une hauteur brille derrière eux ; entre le feu et les prisonniers il y a une route élevée ; le long de cette route figure-toi un petit mur, pareil aux cloisons que les montreurs de marionnettes dressent entre eux et le public et au-dessus desquels ils font voir leurs prestiges.

— Je vois cela, dit-il.

— Figure-toi maintenant le long de ce petit mur des hommes portant des ustensiles de toute sorte, qui dépassent la hauteur du mur, et des figures d'hommes et d'animaux, en pierre, en bois, de toutes sortes de formes ; et naturellement parmi ces porteurs qui défilent, les uns parlent, les autres ne disent rien.

— Voilà, dit-il, un étrange tableau et d'étranges prisonniers.

— Ils nous ressemblent, répondis-je. Et d'abord penses-tu que dans cette situation ils aient vu d'eux-

mêmes et de leurs voisins autre chose que les ombres projetées par le feu sur la partie de la caverne qui leur fait face ?

— Peut-il en être autrement, dit-il, s'ils sont contraints toute leur vie de rester la tête immobile ?

— Et des objets qui défilent, n'en est-il pas de même ?

— Sans contredit.

— Dès lors, s'ils pouvaient s'entretenir entre eux, ne penses-tu pas qu'ils croiraient nommer les objets réels eux-mêmes, en nommant les ombres qu'ils verraient ?

— Nécessairement.

— Et s'il y avait aussi un écho qui renvoyât les sons du fond de la prison, toutes les fois qu'un des passants viendrait à parler, crois-tu qu'ils ne prendraient pas sa voix pour celle de l'ombre qui défilerait ?

— Si, par Zeus, dit-il.

— Il est indubitable, repris-je, qu'aux yeux de ces gens-là la réalité ne saurait être autre chose que les ombres des objets confectionnés.

— C'est de toute nécessité, dit-il.

— Examine maintenant comment ils réagiraient, si on les délivrait de leurs chaînes et qu'on les guérît de leur ignorance, et si les choses se passaient naturellement comme il suit. Qu'on détache un de ces prisonniers, qu'on le force à se dresser soudain, à tourner le cou, à marcher, à lever les yeux vers la lumière, tous ces mouvements le feront souffrir, et l'éblouissement l'empêchera de regarder les objets dont il voyait les ombres tout à l'heure. Je te demande ce qu'il pourra répondre, si on lui dit que tout à l'heure il ne voyait que des riens sans consistance, mais que maintenant plus près de la réalité et tourné vers des objets plus réels, il voit plus juste ; si enfin, lui faisant voir chacun des objets qui défilent devant lui, on l'oblige à force de questions à dire ce que c'est ? Ne crois-tu pas qu'il sera embarrassé et que les objets qu'il voyait tout à l'heure lui paraîtront plus véritables que ceux qu'on lui montre à présent ?

— Beaucoup plus véritables, dit-il.

République, VII, 514 a.

1.2.2.2. Difficile conversion

Platon

— Et si on le forçait à regarder la lumière même, ne crois-tu pas que les yeux lui feraient mal et qu'il se déroberait et retournerait aux choses qu'il peut regarder, et qu'il les croirait réellement plus distinctes que celles qu'on lui montre ?

— Je le crois, fit-il.

— Et si, repris-je, on le tirait de là par force, qu'on lui fit gravir la montée rude et escarpée, et qu'on ne le lâchât pas avant de l'avoir traîné dehors à la lumière du soleil, ne penses-tu pas qu'il souffrirait et se révolterait d'être ainsi traîné, et qu'une fois arrivé à la lumière, il aurait les yeux éblouis de son éclat, et ne pourrait voir aucun des objets que nous appelons à présent véritables ?

— Il ne le pourrait pas, dit-il, du moins tout d'abord.

— Il devrait en effet, repris-je, s'y habituer, s'il voulait voir¹ les réalités d'en haut. Tout d'abord ce qu'il regarderait le plus facilement, ce sont les ombres, puis les images des hommes et des autres objets reflétés dans les eaux, puis les objets eux-mêmes ; puis élevant ses regards vers la lumière des astres et de la Lune, il contemplerait pendant la nuit les constellations et le firmament lui-même plus facilement qu'il ne ferait pendant le jour le Soleil et l'éclat du Soleil.

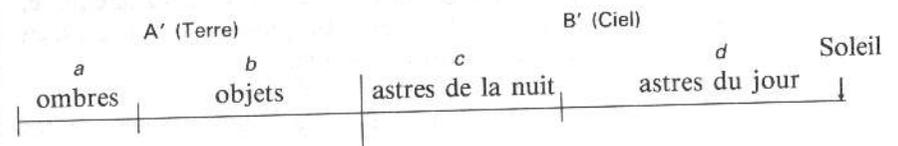
— Sans doute.

— À la fin, je pense, ce serait le Soleil, non dans les eaux, ni ses images reflétées sur quelque autre point, mais le soleil lui-même dans son propre séjour qu'il pourrait regarder et contempler tel qu'il est.

— Nécessairement, dit-il.

— Après cela, il en viendrait à conclure au sujet du Soleil, que c'est lui qui produit les saisons et les années, qu'il gouverne tout le monde visible et qu'il est en quelque manière la cause de toutes ces choses

1. Le monde d'en-haut, à l'extérieur de la caverne, symbolise le lieu intelligible correspondant au segment B' de la ligne, qui se découpe lui-même en quatre segments répondant à la section A' des objets terrestres et à la section B' des objets célestes. Platon construit le schéma ci-dessous :



2. Le Soleil symbolise l'Un ou le Bien.

que lui et ses compagnons voyaient dans la caverne².

— Il est évident, dit-il, que c'est là qu'il en viendrait après ces diverses expériences. Si ensuite il venait à penser à sa première demeure et à la science qu'on y possède, et aux compagnons de sa captivité, ne crois-tu pas qu'il se féliciterait du changement et qu'il les prendrait en pitié ?

— Certes si.

— Quant aux honneurs et aux louanges qu'ils pouvaient alors se donner les uns aux autres, et aux récompenses accordées à celui qui discernait de l'œil le plus pénétrant les objets qui passaient, qui se rappelait le plus exactement ceux qui passaient régulièrement les premiers ou les derniers, ou ensemble, et qui par là était le plus habile à deviner celui qui allait arriver, penses-tu que notre homme en aurait envie, et qu'il jalouerait ceux qui seraient parmi ces prisonniers en possession des honneurs et de la puissance ? Ne penserait-il pas comme Achille dans Homère³, et ne préférerait-il pas cent fois n'être qu'un valet de charrie au service d'un pauvre laboureur et supporter tous les maux possibles plutôt que de revenir à ses anciennes illusions et de vivre comme il vivait ?

— Je suis de ton avis, dit-il : il préférerait tout souffrir plutôt que de revivre cette vie-là.

Ibid., 515 e.

3. Achille préférerait les peines de la vie réelle à une vaine royauté exercée sur les ombres des Enfers (voir Homère, *Odyssée*, XI, 489).

1.2.2.3. Les périls encourus par le philosophe

Songeant à la condamnation de Socrate, Platon a souvent regretté en termes amers et ironiques le sort que les gens réservent au savant et au philosophe. C'est Thalès tombé dans son puits (Théétète, 174 a) ; c'est le médecin entraîné par un cuisinier devant un tribunal d'enfants auxquels la Faculté refuse les sucreries (Gorgias, 521 e) ; c'est ici la mort pure et simple.

Platon

— Imagine encore ceci, repris-je ; si notre homme redescendait et reprenait son ancienne place, n'aurait-il pas les yeux offusqués par les ténèbres, en venant brusquement du soleil ?

— Assurément si, dit-il.

— Et s'il lui fallait de nouveau juger de ces ombres et concourir avec les prisonniers qui n'ont

jamais quitté leurs chaînes, pendant que sa vue est encore confuse et avant que ses yeux se soient remis et accoutumés à l'obscurité, ce qui demanderait un temps assez long, n'apprêterait-il pas à rire et ne diraient-ils pas de lui que, pour être monté là-haut, il en est revenu les yeux gâtés, que ce n'est même pas la peine de tenter l'ascension ; et si quelqu'un essayait de les délier et de les conduire en haut, et qu'ils pussent le tenir en leurs mains et le tuer, ne le tueraient-ils pas ?

— Ils le tueraient certainement, dit-il.

Ibid., 516 e.

1.2.2.4. Explication de l'allégorie

Platon

— Maintenant, repris-je, il faut, mon cher Glaucon, appliquer exactement cette image à ce que nous avons dit plus haut : il faut assimiler le séjour visible au séjour de la prison, et la lumière du feu dont elle est éclairée à l'effet du Soleil ; quant à la montée dans le lieu d'en-haut et à la contemplation de ses merveilles, vois-y la montée de l'âme dans le lieu intelligible, et tu ne te tromperas pas sur ma pensée, puisque tu désires la connaître¹. Dieu sait si elle est vraie ; en tout cas, c'est mon opinion, qu'aux dernières limites du connaissable est l'idée du bien, qu'on aperçoit avec peine, mais qu'on ne peut apercevoir sans conclure qu'elle est la cause universelle de tout ce qu'il y a de bien et de beau ; que dans le visible, c'est elle qui a créé la lumière et le dispensateur de la lumière ; et que dans l'intelligible, c'est elle qui dispense et procure la vérité et l'intelligence, et qu'il faut la voir pour se conduire avec sagesse soit dans la vie privée, soit dans la vie publique.

— Je suis de ton avis, dit-il, autant que je peux suivre ta pensée.

Ibid., 517 b.

1. Platon exprime les rapports d'analogie suivants :

$$\frac{\text{le visible}}{\text{la prison}} = \frac{\text{Soleil}}{\text{feu}} = \frac{\text{lieu intelligible}}{\text{lieu d'en-haut}}$$